

aiment le mieux la Dalmatie et qui l'ont le plus complètement comprise. Je lui disais la nécessité de rompre avec les anomalies d'une géographie paradoxale qui déguise sous une terminologie étrangère les cités de l'Adriatique orientale, et de leur rendre les noms slaves qui sont véritablement les leurs. « Je crois bien, me répondit-il, que pour une ville, vous ne réussirez pas : vous aurez beau écrire Doubrovnik, on continuera à prononcer Raguse, — et peut-être avec raison. C'est que Raguse n'est pas italienne, mais latine, qui n'est pas synonyme. » L'observation mérite d'être méditée et retenue. Le passant qui, rapide et distrait, parcourt le Stradone pour jeter un regard hâtif sur la Dogana, le palazzo dei Rettori ou la piazza dell' Erbe, est facilement trompé par les apparences et, parce qu'il retrouve dans les monuments le goût et les ornements du xv^e ou du xvi^e siècle vénitien, il en conclut aussitôt que la petite république dalmate n'a été en quelque sorte qu'un reflet ou un prolongement de la cité des Doges, une réplique de Venise, moins opulente et moins fastueuse. Raguse en réalité a été bien autre chose, — une continuation de la Rome antique, la dernière colonie du latinisme classique, le foyer où la lumière du monde ancien s'est conservée pendant l'anarchie du moyen âge et la barbarie turque et d'où elle s'est répandue sur l'Orient balkanique. Ce bourg, auquel le dernier recensement